

logo not found or type unknown

Title In memoriam Serge de Laugier de Beurecueil, O.P. (1917-2005) / Fr. Jacques Jomier, o.p. ; Serge de Beurecueil (2017-2005) et Abdullah Ansari (1006-1089) : Deux grands mystiques, une belle connivence / Régis Morelon, o.p.

Contained in MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire / Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis) Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft

Volume 27 (2008)

pages 1-6

URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/136058>

IN MEMORIAM

**SERGE DE LAUGIER
DE BEAURECUEIL, O.P. (1917-2005)**

Le 3 mars 2005, Dieu rappelait à lui le Père Serge de Beaurecueil. D'autres écriront avec plus de détails précis ce qu'a été la vie de notre frère, mais, en tant que seul survivant de l'équipe des débuts de l'IDEO, il m'a été demandé quelques souvenirs, écrits non pas sur des notes ou archives que mes yeux seraient bien incapables de lire, mais dans le cœur d'un ancien compagnon de route. Au Caire, pendant 17 ans, nous avons habité deux chambres contiguës (de 1946 à 1963), et c'est à titre d'ancien compagnon de route qu'il m'a été demandé de rédiger ces quelques notes.

Sur les annuaires officiels des Dominicains, jusqu'à sa mort, le nom du Père de Beaurecueil était suivi de la mention «Membre fondateur de l'IDEO». L'époque à laquelle notre équipe s'est constituée correspondait à un moment exceptionnel de l'histoire moderne. Du côté occidental, il était perçu comme évident que bien des faits de l'histoire devaient être regardés avec des yeux nouveaux, et l'un des aspects de la modernité réside dans les possibilités nouvelles d'investigations et de recherches. L'Occident et le Proche-Orient s'étaient opposés et avaient lutté sur toutes sortes de terrains; il s'agissait alors de s'arrêter, de réfléchir, de se comprendre, et ensuite on verrait. Un ensemble de personnalités agissait en ce sens, par exemple le Père de Foucauld, Louis Massignon, et bien d'autres. Au Proche Orient, beaucoup de leaders savaient qu'il pouvaient compter sur la sympathie et l'aide de telles personnes pour plus de vérité et de justice. Après la première guerre mondiale, les mouvements pour les indépendances s'étaient renforcés... Bref, le moment était favorable pour essayer quelque chose.

Du côté dominicain, ce fut le Père Marie-Dominique Chenu qui comprit le mieux cela et fut notre véritable fondateur. Un autre fait à noter fut l'entrée chez les Dominicains (en 1934, dans la Province enseignante) d'un jeune égyptien très doué, Georges Chehata Anawati (1905-1994). Le Père Chenu trouva en lui la cheville ouvrière

d'un nouveau projet, et il le fit transférer dans la Province de France. Le seul fait que le Père Boulanger ait dirigé le jeune Anawati vers la Province enseignante est significatif des tensions qui existaient alors chez les Dominicains au sujet de cette maison du Caire.

En fait, si le fondateur officiel fut le Père Chenu, le projet fut bientôt celui du Père Anawati qui adopta les intuitions fondatrices avec détermination. Sa biographie, rédigée par J.J. Pérennès – en dévoilant, à partir des documents consultés, certains aspects de sa personnalité riche et contrastée – permet maintenant de jeter un regard nouveau sur la fondation de l'IDEO et ses fondateurs.

Serge de Beaurecueil fut le premier dont le nom fut retenu pour être membre de l'équipe. Très intelligent, il avait des dons en matière de langues, et, dès le lycée, il s'était mis à l'arabe vers l'âge de quinze ans; il continua d'ailleurs plus tard cet apprentissage. Le Père Chenu me choisit en outre pour être adjoint à ces deux premiers.

La guerre de 1939-1945 marqua la fin de nos études de théologie, et c'est en 1946 que nous nous retrouvâmes tous les trois au Caire où Serge de Beaurecueil arriva le dernier, quelques jours avant Pâques 1946. Nous étions tous les trois dans des situations différentes: le Père Anawati avait dix ans de plus que nous et il travaillait toutes les questions avec acharnement et une volonté de fer. J.J. Pérennès a souligné que ses compétences étaient souvent marquées d'un caractère d'autodidacte. Serge de Beaurecueil possédait une certaine connaissance de la langue arabe et, personnellement, je partais quasiment de zéro. Aussi y eut-il dès le début, dans notre équipe, deux groupes: d'un côté Anawati, et de l'autre de Beaurecueil et moi.

Le travail de Serge de Beaurecueil montre bien ce que furent les débuts: il s'agissait de terminer une formation commencée les années précédentes à Paris dans un cadre universitaire, et il prépara une licence d'arabe; le fait d'avoir le diplôme de l'École des langues orientales vivantes lui procurait une équivalence en vue d'une inscription en licence. Il se perfectionna en arabe dialectal et Gaston Wiet, alors directeur du musée des antiquités arabes du Caire, eut la bonté de proposer un enseignement particulier dans le cadre du programme de licence.

Peu à peu, Serge de Beaurecueil s'orienta vers l'étude de la mystique musulmane et choisit les œuvres d'Abdalah Ansari al-Haraoui sur les conseils de l'un de nos amis, Othman Yahya.

Un frère dominicain anglais, le Père Cyprian Rice, qui avait tenté vers 1930 une étude de la mystique persane, fut assigné au Caire en 1947, et sa présence fut une source d'enrichissement en langue persane et en connaissance de la mystique. Mais c'était un homme blessé par la vie, et il ne put s'adapter au Caire, si bien qu'il en repartit en 1950. Cette aide sur place continua avec le Dr. Yahya al-Kassab, notre voisin alors à Abbassiah, qui nous prit tous les trois pour des leçons de persan. Ces

réunions avaient un côté amical et je me rappelle un jour une question de notre professeur bénévole posée à Serge: «Dans votre jeunesse vous habitiez à Neuilly sur Seine, mais Neuilly est un quartier chic, alors pourquoi vous êtes-vous fait religieux?».

Un jeune professeur français, qui devait plus tard devenir directeur d'études à l'EPHE de Paris, était au Caire pour éditer un texte patristique retrouvé dans les ruines d'un monastère. Il avait choisi de loger chez nous, son nom était Pierre Nautin. Serge apprit de lui un certain nombre de règles techniques pour l'édition des textes; il n'est pas possible de tout relever, mais disons qu'il commença par une étude de la personnalité d'Ansari, de sa biographie, de sa bibliographie, de l'édition de ses œuvres, etc.

Serge s'intéressait également à d'autres domaines de l'Égypte ancienne et moderne, notamment au patrimoine copte. Son travail était toujours très sérieux, même s'il se centrait successivement sur des sujets très différents, comme s'il tournait une page à chaque fois.

Resterait-il toujours au Caire? Son tempérament et la facilité qu'il avait de changer continuellement avaient fait dire à l'un de ses supérieurs qu'il ne resterait pas plus de trois ans avec nous. En fait, il est resté dix-sept ans...

Le premier événement marquant fut l'occasion qui lui fut offerte d'aller en Afghanistan en 1955. Lévi-Provençal, professeur à la Sorbonne, lui avait procuré une bourse de voyage par avion pour Kaboul avec séjour là-bas. En fait, Serge choisit des moyens plus économiques pour voyager: par mer car c'était beaucoup moins cher. Il débarqua en Inde, visita les bibliothèques, passa par Calcutta et remonta la vallée du Gange. Une fois à Kaboul, il fut piloté et protégé par un juriste afghan qui avait fait ses études à Paris et avait gardé de très bonnes relations avec les Français. C'est lui qui conseilla à Serge d'établir le catalogue des manuscrits anciens conservés dans les bibliothèques aussi bien officielles que privées. Le travail fut publié ensuite au Caire par les soins de l'Institut Français d'Archéologie Orientale.

Les événements du Canal de Suez en 1956 firent mettre au second plan, momentanément, l'attraction de l'Afghanistan. La nationalisation du canal de Suez, qui, de toutes façons, allait revenir à l'Égypte, entraîna des réactions violentes, et l'Égypte expulsa les ressortissants français. Seuls les religieux et les sujets dont le départ aurait entraîné l'arrêt de l'enseignement dont bénéficiaient les jeunes égyptiens, furent autorisés à rester à titre exceptionnel. L'internonce obtint de Gamal Abd al-Nasser qu'ils soient considérés comme protégés du Vatican. Serge resta ainsi au Caire, et quelques stagiaires français venus pour un ou deux ans à l'IDEO profitèrent de sa présence. Il les guida dans l'approche des grands textes mystiques.

Finalement, ce fut à l'occasion d'un colloque sur Ansari, tenu à Kaboul en 1962, que Serge revint en Afghanistan. Il intervint évidemment au colloque comme grand spécialiste d'Ansari, et c'est alors que se nouèrent de nouveaux liens: il fut invité à devenir professeur à l'Université de Kaboul, et c'est alors une autre histoire qui commence.

Il rejoignit Kaboul à la mi-mars 1963 et y resta vingt ans, occupant différents postes dont d'autres parleront, en même temps que de tout le travail qu'il a accompli pour les jeunes afghans handicapés.

C'est au bout de vingt ans qu'il subit les conséquences des manœuvres policières au temps où les Soviétiques étaient présents. Il dit ensuite: «à Kaboul, j'ai eu vingt ans de paradis et deux mois d'enfer». Il fit une dépression nerveuse et fut rapatrié sanitaire, ce qui lui permit de ne pas attendre de visa de sortie, dont l'obtention aurait été aléatoire dans son cas. Il rejoignit Paris où il resta définitivement mis à part quelques absences temporaires (n.d.l.r.: il reviendra en Égypte de temps à autre: au moment du décès de Georges Ch. Anawati en 1994, puis en 2002 pour l'inauguration de la nouvelle bibliothèque de l'IDEO, et en 2003 pour un enseignement sur Ansari à l'IDEO. Serge de B. retrouve alors de nombreux amis de jeunesse).

L'IDEO porte-t-il sa marque? Porte-t-il d'autres marques que celle du Père Anawati? Tous y ont laissé quelque chose d'eux-mêmes. Celle du Père Serge de Beaurecueil se place sur deux plans, d'abord le sérieux d'un travail très scientifique, ensuite le souci permanent de s'adapter au pays où l'on vit. Il était toujours possible de partager avec lui, de lui demander d'exposer ses positions... bref, de travailler ensemble, et c'est beaucoup.

Qu'il repose en paix.

Fr. Jacques JOMIER, o.p.

Serge de Beaurecueil (1917-2005) et Abdullah Ansari (1006-1089)

Deux grands mystiques, une belle connivence

Comment s'est produite la rencontre entre ces deux hommes qui ont eu une profonde proximité malgré les neuf siècles qui les séparent?

Avec Georges Chehata Anawati et Jacques Jomier (voir le texte ci-dessus), Serge de Beaurecueil avait été volontaire pour faire partie de la première équipe dominicaine de ce qui devait devenir l'IDEO du Caire (Institut Dominicain d'Études Orientales), dont le programme de travail avait été clairement défini: «Non pas partir à la

conquête de l'islam, ni même convertir ici et là quelques individus séparés par là-même de la Communauté musulmane, mais se livrer à l'étude approfondie de l'islam, de sa doctrine, de sa civilisation».

Serge de B. avait fait de l'arabe comme seconde langue dans l'enseignement secondaire, et, entré en 1936 chez les Dominicains, ordonné prêtre en 1943, il compléta pendant la guerre sa connaissance de l'arabe, en menant parallèlement une thèse de doctorat en théologie (voir sa bibliographie ci-dessous). Il arrive au Caire en avril 1946, et, par sensibilité personnelle, il choisit alors la mystique musulmane comme domaine de recherche. Il demande conseil à Osman Yahya, chercheur musulman très cultivé, formé à l'Université d'al-Azhar, qui logeait chez nous au Caire. Osman lui dit qu'il y a, à son avis, trois grands mystiques musulmans qui sont à étudier très soigneusement, Ibn 'Arabî, de langue arabe (Andalousie, 12^e-13^e siècle), al-Shâdhilî, de langue arabe (Maghreb, 13^e siècle) et Abdullah Ansârî, de langues arabe et persane (Afghanistan, 11^e siècle). Les deux premiers ayant déjà été retenus par des chercheurs, Serge choisit évidemment le troisième, et il s'enthousiasme immédiatement pour les écrits de cet auteur, car il se sent spontanément en affinité profonde avec lui.

Ansârî était donc afghan, né et mort à Herat, de rite hanbalite, et il n'avait jamais été en contact avec des textes religieux autres que musulmans, contrairement à quelqu'un comme Ibn 'Arabî qui cite des textes chrétiens. Comme me le disait Serge, «Il n'avait pas connaissance d'un langage dogmatique qu'il aurait pu utiliser pour parler de l'amour de Dieu, il cherchait donc ses propres mots à partir de ce que l'on pourrait définir comme une connaissance expérimentale, enracinée dans son rapport personnel à Dieu, ce qui fait que toute son œuvre est un témoignage à l'amour de Dieu pour les vrais croyants, et cette œuvre se présente alors comme une critique radicale du discours d'un certain nombre de pasteurs chrétiens qui ont peut-être le vocabulaire dogmatique mais qui n'ont pas expérimenté ce qu'est cet amour». Serge n'était pas de ceux-ci, car lui aussi avait clairement une «connaissance expérimentale» de la proximité de Dieu.

Son travail sur cet auteur a été à la fois d'une rigueur scientifique exemplaire et d'une passion peu contenue, car il vibrerait à tout ce que pouvait lui sussurer Ansârî, et c'est à cause de lui qu'il est allé vivre vingt ans à Kaboul où il fut le *Padar* («père» en persan) de beaucoup d'enfants des rues, en général handicapés physiques (voir dans la bibliographie les ouvrages sur ses enfants de Kaboul).

Travail scientifique d'abord de 1946 à 1963, pendant dix-sept ans au Caire. Il connaissait déjà correctement l'arabe, mais il s'est mis tout de suite à l'étude du persan — avec un dominicain anglais, Cyprian Rice, qui était membre de l'IDEO après avoir vécu longtemps en Iran — parce qu'Ansârî avait composé des textes dans ces deux langues et qu'il voulait avoir accès à toutes les sources accessibles pour entrer le

mieux possible dans la pensée de cet auteur. Il est le premier à avoir dépouillé tous les documents anciens pour établir scientifiquement ce qu'avait été sa vie, sa formation et le développement de son œuvre. Il a édité rigoureusement (sur tous les manuscrits existant) les textes originaux principaux et quelques-uns de leurs commentaires marquants, dont la plupart étaient simplement imprimés vaille que vaille. On peut dire alors qu'après le travail de Serge on peut enfin connaître Ansârî tel qu'il était, et ses œuvres telles qu'elles avaient été composées.

Passion non contenue ensuite, de 1946 à 2005. Serge savait par cœur, en persan et en arabe, beaucoup de textes de son auteur, et tout cela a nourri sa méditation jusqu'à son décès, puisqu'il a demandé qu'on lui apporte à la clinique de Rouen où il est mort le texte persan d'une sentence qu'il n'était pas sûr de retrouver mot à mot, la voici dans la traduction qu'il avait faite avec amour :

Comment aurais-je su que la souffrance est mère de la joie, et que sous une déception se cachent mille trésors? Comment aurais-je su que la vraie vie se trouve dans la mort, et que l'objet de nos désirs se trouve tout entier dans l'absence de tout désir? La vie, c'est la vie du cœur; la mort, c'est la mort de l'âme. Tant que tu ne mourras pas en toi, jamais tu ne vivras en Dieu. Meurs, mon ami, si tu veux vivre! Il a bien dit, l'homme au cœur généreux: «L'amour n'agrée pas plus l'âme vivante que le faucon n chasse le rat mort». Celui de qui Tu es la vie, comment pourrait-il mourir? Celui dont Tu es le tourment, son tourment, quand pourrait-il finir? Toi qui est là et que l'on peut trouver! Il n'est de joie que par Ta connaissance, il n'est de vie que par Ta découverte. Celui qui vit sans Toi est comme un mort au fond de sa prison. Qui a trouvé Ta compagnie échappe à ce monde et à l'Autre.

Voilà donc ce que fut, grâce à Ansârî, la toute dernière méditation de Serge.

Il ne faisait pas pour autant du synchronisme. Il restait profondément religieux chrétien, mais sa communion avec la pensée de son ami lui avait montré qu'un certain type de rapport mystique était au-delà de la « religion » de celui qui la pratique, et il citait pour cela un autre texte d'Ansârî :

Le Soleil est là-bas et le rayon ici. Qui donc a vu rayon séparé du soleil? Le mystique est tout entier là-bas, et sa trace est ici. Finies les discussions des Docteurs de la Loi! la trace n'est point séparée du Tout: ici il n'y a que Toi, là-bas il n'y a que Lui.

Comme il conclut lui-même son article posthume qui est publié ci-dessous :

L'Amour de Dieu pour lui-même, l'Amour de Dieu pour Ses amis, l'Amour de Ses Amis pour Dieu n font qu'un. Toute dualité est exclue, comme le dit Ansârî: «Les deux mondes ont péri dans l'Amour et l'Amour a péri dans l'Ami. Maintenant je ne puis dire que c'est moi, je ne puis dire que c'est Lui».

Il s'agit là de la dernière maxime qui a été proclamée à notre usage grâce à la collaboration de deux grands amis, Serge de Beurecueil et Abdullah Ansârî, l'un et l'autre vrais maîtres spirituels. Que Dieu les garde tous deux en Sa miséricorde.

Régis Morelon, o.p.